

de train ou de bateau. Mais, dans cet âge de révolutions, le sérieux et le tragique se rencontrent à tous les tournants d'horizon. C'est ainsi que la grande ligne redoutable de l'Océan sert de fond à tous les racontars de table ou de fumoir échangés à bord d'un yacht de plaisance, comme celui où vous serez sans doute quand ce manuscrit vous arrivera. Si ces notes réalisaient mon intention, elles seraient exactement cela : une suite de propos d'un voyageur qui s'amuse au détail quotidien, puéril quelquefois, de son voyage, avec de larges aperçus d'idées entr'ouverts par instants. Je ne suis pas sûr d'avoir exécuté ce que je voulais, mais je suis sûr que le Herald et son directeur accueilleront ce diary d'un étranger avec une sympathie que je leur rends à l'un et à l'autre, et dont je vous prie de trouver ici l'expression sincère.

PAUL BOURGET.

Paris, 15 septembre 1894.

OUTRE-MER

I

EN MER

A bord du ***. — Août 1893.

L'énorme bateau — il a trois cheminées, il jauge plus de dix mille tonnes et sa vitesse moyenne est de cinq cents milles par jour — marche à toute vapeur sur l'énorme mer. Ce ciel d'une après-midi du mois d'août pèse sur l'Atlantique avec des nuages d'automne. C'est comme un couvercle bas et gris sous lequel, infatigablement, monotone, la houle enfle et se boursoufle, une houle grise, terne, opaque comme ce ciel, et dont les lames montent, s'escaladent, s'écrasant les unes les autres. Une seconde, et quand l'une d'elles se dresse toute haute, l'eau plus mince, et comme écorchée, de la cime, se teinte de vert, une frange d'écume ondule blanche et souple, puis la crête mobile s'écroule, le mur d'émeraude s'abat en un lourd paquet d'eau saumâtre sous l'enflure d'une

autre lame. Elles sont des milliers et des milliers ainsi, soulevées, déchainées, heurtées dans la frénésie d'une bataille retentissante que domine parfois le passage d'un oiseau, ailes ouvertes, noir sur le ciel gris, en train de chasser dans le vent et dans la tempête. Le bateau, lui, est si puissant qu'il déchire cette formidable palpitation de la mer sans rouler et sans tanguer. Il donnerait, tant son plancher demeure solide, l'idée d'un cauchemar fantastique : l'immobilité dans la vitesse, n'était que son armature de métal frémit d'une vibration ininterrompue. C'est un de ces cinq ou six paquebots que les marins appellent des « lévriers de la mer ». Il le mérite, ce joli surnom, autant par ses proportions et par l'élégance de ses lignes qui effilent en minceur son corps colossal, que par le train prodigieux de sa course. Nous sommes partis depuis bien peu d'heures, et déjà la côte d'Angleterre s'efface, confondue avec le bord plombé du dôme de nuages qui cerne l'horizon. Encore quelques secousses de la double hélice, et il n'y aura plus, pour toute une semaine, autour de nous, que l'abîme insondable des vagues, et là-bas, — le Nouveau-Monde. Comme il m'attire, moi, ce Nouveau-Monde, et pour des raisons sans doute assez étrangères à celles qui entraînent de ce côté la plupart de mes compagnons de voyage ! Le pavillon sous lequel nous naviguons porte en bleu sur son fond blanc l'aigle éployée des Etats-Unis. Il est Américain, et la plupart des passagers le sont aussi. J'ai préféré, puisque je me décidais,

une fois de plus, à quitter la France, couper le fil tout de suite, et me voici déjà en pays Yankee, sur ce pont où je n'entends plus que de l'Anglais, un Anglais nasillard où le mot « *well* » a remplacé le mot « *yes* » et revient sans cesse. J'ai déjà dû changer ma monnaie française, et apprendre tout de suite que l'unité de dépense a sauté du franc au dollar, c'est-à-dire qu'elle a quintuplé. Ce sont les deux toutes premières sensations d'expatriement, et aussi l'inexprimable insolence d'allures des domestiques du bord, ou mieux des aides. Mais ne sais-je pas depuis longtemps qu'il n'y a pas de domestiques aux Etats-Unis ? Aucun peut-être de mes voisins — ils sont une centaine installés à l'air sur des chaises longues et des pliants — n'a même remarqué ces riens. C'est pour l'étranger le petit frisson de froid dont tremble le nageur qui s'élanche de la berge. Si habitué soit-on à ce que le tragique et inquiet Maupassant appelait « la vie errante », il y a dans cette saute subite hors de tout *home* une vague sensation de mélancolie, ou plutôt, car le mot serait bien gros pour un effet de simple resserrement nerveux, c'est comme une petite crise d'involontaire retour sur soi-même. On prévoit les mille contrariétés du déracinement et l'on se demande : — Pourquoi ce nouveau voyage ? Que vais-je chercher par delà les mers, loin de mes amis, loin de mes livres, loin des paysages familiers de la terre où j'ai grandi ?... — Hélas ! Ce n'est déjà plus cette terre qui s'évanouit là-bas dans la brume, puisque cette

côte s'appelle le *Land's End*! N'importe. Le cap de la Cornouailles appartenait encore à l'Europe. Son phare qui vient de s'allumer annonce sans doute le retour à d'autres voyageurs qui ont fait, pour des raisons ou pour d'autres, l'expérience que je vais tenter. Lorsque dans huit ou dix mois, si Dieu permet, je verrai cette même pointe de terre et cette même flamme se détacher sur l'horizon, aurai-je rapporté d'outre-mer une opulente moisson d'idées et d'images? Me dirai-je que j'ai eu tort ou que j'ai eu raison de m'exiler de nouveau pour un si long temps? A ces deux questions d'*après*, je ne peux encore répondre, mais je vois nettement ma réponse aux deux premières, aux questions d'*avant*. Ce que l'Amérique me donnera, je l'ignore. Ce que j'attends d'elle, je le sais très bien, et je voudrais tracer en quelques lignes cette espèce de programme ou d'examen de conscience intellectuel sur les premières pages de mon journal de route. Quand je rédigerai mes notes, c'en sera, je crois, la meilleure préface, et c'est aussi la meilleure manière de tromper l'ennui du paquebot, cette sensation que je connais trop bien pour l'avoir tant subie sur les mers d'Orient, ce vide à la fois et ce long des jours. Il n'y a plus de temps en mer, plus de distribution des heures, plus d'émiettement de la vie. On est comme bercé, comme roulé par une puissance trop forte, et qui vous supprime, qui vous dissout votre volonté. Les infiniment petits de la vie du bord et les songes d'idées très générales peuvent seuls vous aider à passer ces matins

et ces après-midi d'une langueur presque végétative. J'essaierai des deux remèdes. Je commence par le second qui correspond trop bien à la passion maîtresse de mon intelligence, à ce goût, à cette manie presque de ramasser des milliers de faits épars dans le raccourci d'une formule. Mais : « Quiconque est loup agisse en loup, » a dit un sage. C'est une façon de penser et de regarder que celle-là. Elle doit avoir sa valeur comme elle a ses limitations. En tout cas, c'est mon impressionnisme à moi. Je ne puis être sincère qu'en y obéissant et m'excusant à l'avance, auprès du lecteur qui voudra bien suivre ces notes, pour cet abus de la réflexion abstraite.

« L'expatriement, » ai-je écrit tout à l'heure. Que ce mot est grossier et qu'il sonne faux! Je l'ai senti dans tous mes voyages et je le sens plus encore à ce départ-ci, on ne s'expatrie jamais. Si loin que l'on soit de sa terre et de toute terre, on n'a qu'à descendre au plus intime de sa pensée pour se retrouver citoyen, non pas du monde, mais du petit coin de sol dont on est issu. Ce qui m'attire en Amérique, ce n'est pas l'Amérique elle-même, c'est l'Europe et c'est la France, c'est l'inquiétude des problèmes où l'avenir de cette Europe et de cette France est enveloppé. Trois puissances semblent aujourd'hui à l'œuvre pour le fabriquer, cet avenir, trois Divinités aux mains

brutales et inévitables comme celles des Parques, et il nous faut bien reconnaître leur souveraineté sur tous les intérêts comme sur toutes les entreprises du vieux monde : l'une est la Démocratie, la seconde est la Science, la troisième, — la dernière apparue et la moins aisément nommable, — c'est l'idée de la Race. Vers quelque coin du continent que l'on se tourne, de Saint-Petersbourg à Londres ou de Rome à Paris, on voit ces trois forces à l'œuvre, en train d'ébaucher les linéaments d'un monde nouveau, — du moins leurs sectateurs le prétendent, — en train de détruire pièce par pièce l'antique édifice où la vie humaine s'est abritée depuis des siècles, sans rien dresser qui puisse le remplacer, disent leurs adversaires. Et ces derniers n'ont pas de peine à nous montrer quelle Europe ces nouvelles Divinités nous ont faite, combien sinistre, combien différente de celle que rêvaient nos pères quand ils saluèrent, à la fin du dernier siècle, d'un tel cri de naïve espérance l'aube de la Révolution. Le suffrage universel, c'est-à-dire la tyrannie imbécile du nombre, le règne de la force sous sa forme la plus injuste et la plus aveugle, voilà le régime que la Démocratie a établi partout où elle a triomphé. Elle y a joint un furieux réveil des appétits d'en bas, un universel mécontentement du sort et la menace constante d'une révolte de ce quatrième Etat de la misère et de l'envie contre une civilisation qui a promis la liberté, l'égalité, la fraternité, et qui fait banqueroute à ces irréalisables promesses! —

Un maniement plus adroit de la nature, enfin connue avec exactitude, voilà le bienfait certain de la Science; mais qu'il est payé cher, s'il est vrai que le nihilisme philosophique soit l'aboutissement dernier de ce gigantesque effort d'enquête sans conclusion possible! Acculée aujourd'hui à l'Inconnaissable, et contrainte d'avouer que sa méthode est impuissante à jamais saisir la cause derrière les phénomènes et la substance derrière les accidents, quel aliment apporte-t-elle à l'âme, cette Science, sinon un pain d'amertume et un breuvage de mort? En développant à outrance dans l'homme moderne l'esprit d'expérimentation et de critique, elle a rendu la foi au surnaturel presque impossible à la légion innombrable des consciences moyennes, et c'est l'addition de ces consciences moyennes qui forme ce que l'on appelle une conscience nationale. Aussi quelle diminution d'Idéal dans cette Europe contemporaine! Quelle incertitude des convictions, et, c'en est la conséquence nécessaire, quelle faiblesse incohérente des volontés! Quelle diminution du caractère, quel dérèglement de l'énergie, que de maladies morales, sans cesse renaissantes et de plus en plus fécondes en complications, dans les dernières années de cette fin d'un siècle qui a tant souhaité de bien faire! — L'idée de la Race enfin, et qui semblait si généreuse, si logique aux éclairs du canon de Solferino, dans quelle menace de barbarie elle s'est résolue, aujourd'hui que toute cette Europe du progrès n'est plus qu'une suite de

camps retranchés, où des millions d'hommes attendent, derrière des canons chargés, l'heure stupidement criminelle d'une extermination comme l'histoire n'en a pas connu!...

Oui, telle est leur besogne évidente, à ces trois effrayantes ouvrières, qu'il est vain cependant de maudire, — et coupable peut-être. Car il y a dans toutes les grandes forces irrésistibles de la société comme dans celles de la nature un caractère fatal et partant sacré. Dépassant la prévision de l'homme et son contrôle, elles nous apparaissent comme des émanations mystérieuses du principe même d'où découle toute réalité. Ce qu'elles ont d'irrésistible et d'illimité s'impose à notre acceptation comme la naissance et comme la mort, comme le jour et comme la nuit, comme cette mer qui bat de sa lame le vaisseau où j'écris ces lignes. En présence d'une pareille nécessité il n'est pas permis de désespérer avant d'avoir étudié toutes les chances d'un plus heureux avenir, je veux dire avant de s'être assuré que les effets produits par ces causes implacables sont toujours les mêmes. Or un pays s'est rencontré où ces trois forces si meurtrières à notre vieux monde ont été appelées à façonner de toutes pièces un univers nouveau, un pays qui s'est constitué dès le premier jour en démocratie, et en démocratie scientifique parce qu'il a dû employer à dompter une terre toute vierge l'appareil le plus moderne des machines et de l'industrie, un pays devant lequel le problème des races

s'est dressé dès son origine, et qui s'y heurte encore à chaque instant, puisqu'il est un terrain d'alluvion pour toutes les nations d'Europe, d'Afrique et d'Asie, et qu'il lui faut faire vivre ensemble non seulement des Anglais et des Irlandais, des Allemands et des Français, mais des noirs et des jaunes avec des blancs. Jusqu'à présent il paraît y avoir réussi. Chaque année sa population augmente, sa richesse grandit, ses villes poussent avec des énergies de plantes des Tropiques. Il y a quarante ans, qu'étaient Saint-Louis, Saint-Paul, Minneapolis? Qu'était Chicago elle-même? Aujourd'hui c'est par cent mille, deux cent mille, cinq cent mille que se comptent les habitants de ces cités nées d'hier. Cette année, la plus étonnante d'entre elles vient d'ouvrir une exposition à laquelle elle a convié le monde entier, et le monde est allé à ce rendez-vous. Vingt-cinq mille hommes d'armée suffisent à ce peuple, qui prouvait cependant, voici moins de trente ans, que les énergies militaires surabondent en lui comme les autres, et il est retourné, sitôt la lutte finie, aux travaux de la paix avec la même rapidité qu'il avait mise à organiser l'outillage formidable de sa guerre. Comment savoir qu'une pareille nation existe sans ressentir la curiosité de regarder ailleurs qu'à travers les livres les conditions de cette existence? Comment perdre cette occasion d'éprouver sur place la valeur de cette société qui se prétend celle de l'avenir, qui est en tout cas une des possibilités de l'avenir? Je crois me

rendre un compte assez exact par avance de ce qui me choquera dans cette contrée où manque la poésie du passé, moi qui ai tant aimé l'Italie, la Grèce, la Syrie, ces terres pétries de la poussière des morts. Je sais que je ne vais pas chez ceux de ma lignée d'esprit et de cœur. Mais où n'irais-je pas et chez qui, pour reprendre un peu de foi dans le lendemain de cette civilisation qui, chez nous, semble parfois à la veille de s'abîmer pour toujours?...

J'ai laissé passer cinq jours depuis cette après-midi de départ où je m'essayais à cette espèce de bilan intellectuel qu'il est bon de dresser aux premières comme aux dernières heures d'un long voyage. Durant ce voyage lui-même, il faut être tout à la sensation présente. L'écrivain doit utiliser ses idées générales à la manière dont un peintre utilise le mur de son atelier. Il s'en sert pour accrocher des études que cette paroi soutient — et qui la cachent. J'ai donc oublié de mon mieux mes théories pendant ces cinq jours, comme j'espère les oublier pendant les mois qui viendront, et je me suis abandonné à cette vie de paquebot qui semble pareille à elle-même sous tous les climats et sur toutes les mers. Pourtant, à y regarder de près, ce bateau-ci est déjà un coin d'Amérique, et un visionnaire de mœurs y saurait démêler comme toujours le ton national, l'irréduc-

tible petit trait où un peuple empreint toujours sa physionomie. Qui a pu quitter un steamer de la compagnie péninsulaire, la classique P. O. de l'Égypte et des Indes, pour un vapeur des Messageries sans éprouver que toute l'Angleterre est déjà dans l'un et toute la France dans l'autre, de même que toute l'Italie tient dans l'entrepont d'un des Florios qui cabotent la côte de Gênes à Patras? Mais la condition pour bien discerner ces nuances est de connaître déjà les peuples. Voici à tout hasard le crayonnage de quelques-unes des visions que j'emporterai de cette traversée une fois finie, — bientôt donc. Nous avons marché si vite que, partis de Southampton le samedi dans l'après-midi, nous serons à New-York demain vendredi, au soir, malgré que la mer nous ait assaillis rudement à de certaines heures, surtout dans ce milieu de l'Océan que les marins appellent le *devil's hole*, — le trou du diable, — et quoique à ce moment, où je reprends mon journal de route, le brouillard s'épaississe, sur cette même mer redevenue lisse, à peine moirée. Une houle de fond la soulève d'une large ondulation paisible, tandis qu'une blanche et molle nuée enveloppe le bateau, si dense que d'une extrémité à l'autre les objets et les personnes se fondent dans un vague tremblement de fantômes. La sirène, de minute en minute, perce cette vapeur de son appel strident, mais la vitesse de notre course n'en est pas diminuée d'un nœud.

— « C'est beaucoup plus sûr, » m'a dit un de

mes voisins de table. « En cas de rencontre, le bateau le plus rapide coupe toujours l'autre... »

... Ce pont de vaisseau tout d'abord, sur lequel j'ai passé tant d'heures, quand les lames fouettées par le vent l'aspergeaient de leur embrun salé, que j'en reverrai de fois les deux galeries, le long des cabines, avec la ligne des fauteuils de canne pressés les uns contre les autres! Les hommes et les femmes y passaient leurs journées, lisant, causant, s'étirant, dormant, et les couleurs des plaids, tout mêlés de vert et de jaune, de rouge et de noir, faisaient ressortir l'éclat ou la flétrissure des visages. C'étaient pour moi, ces faces, jeunes ou vieilles, que je retrouvais chaque matin à la même place, comme des énigmes de race où ma fantaisie s'amusait à deviner avec une curiosité singulière des hérédités invérifiables, tous les métaux divers coulés dans cet airain de Corinthe : la race Américaine. Plus rien dans cette foule de ce dessin serré qui fait la physionomie de presque tous les Anglais, — leur caractère d'imprimerie, si net, si dru, si découpé, en est l'analogue, — mais des visages si disparates et des physiologies si contradictoires que j'y déchiffrais naturellement les vingt atavismes différents dont les Etats-Unis sont la synthèse. Ce personnage aux épaules carrées, aux mains solides comme des battoirs, aux pieds larges comme des bases de colonnes, qui fume de gros cigares avec un souffle puissant, et dont les yeux petits dardent sous leurs lunettes cerclées

d'or des regards de bonhomie et de ruse, ai-je besoin de savoir que son nom se termine en *mann* et qu'il regagne Chicago pour être sûr qu'il est un Allemand ou un fils d'Allemand? — Cet autre, avec cette gaieté nerveuse de ses yeux trop bleus, sa barbe rousse, ses gestes excitables, le visible à peu près de sa tenue, comment douter qu'il soit un Irlandais ou un fils d'Irlandais? — Ce troisième, aux prunelles trop noires dans un masque olivâtre et maigre, quel indiscutable Espagnol en qui revit la silhouette de quelque aventurier de Californie!... — Et puis ce sont, à côté de ces visages marqués d'un si net caractère, d'autres visages comme pétris de cinq ou six types divers, gris, neutres, et ternes, avec de grands traits qui les tailladent et qui, presque tous, disent l'effort. Ils sourient, et même dans ce sourire ils restent tendus, presque amers, comme si le travail et la peine de plusieurs générations y demeuraient empreints. Beaucoup de femmes, et de très jolies, causent familièrement avec l'un et avec l'autre. Plusieurs actrices parmi elles reviennent au pays natal d'une tournée en Angleterre. J'imagine ce que cette intimité du bord représenterait de galanterie actuelle ou prochaine dans un bateau de pays Latin. Ici l'impression contraire domine, celle de mœurs déjà plus rudes et qui sont à base d'énergie et de volonté, comme les nôtres sont à base de plaisir ou d'esprit. J'en retrouve le symbole dans l'âpreté avec laquelle, depuis le départ et quelle qu'ait été la mer, plusieurs des jeunes

femmes se sont obstinées à arpenter le pont d'un pied décidé, tandis qu'un groupe de jeunes garçons et d'hommes faits jouait sur l'avant à une sorte de cricket, souffletés par l'écume, percés par la pluie.

— « Si mon frère n'a pas ses deux heures d'exercices violents par jour, » me disait une jeune fille qui elle-même lisait avec le plus grand soin dans une revue un article sur la *physical culture*, « il ne se sent pas confortable... »

... La salle à manger me demeure aussi dans les yeux, avec le luxe brutal de ses dorures neuves et la rumeur du peuple assis à ses tables. C'a été, depuis le départ, une abondance de nourriture aussi brutale que ce luxe, des listes de vingt-cinq plats à choisir au déjeuner, au lunch et au dîner. J'avais entendu parler souvent du gâchage Américain. J'en avais la sensation trois fois le jour devant cette prodigalité de victuailles qui supposait des bœufs, des porcs, des moutons pendus entiers et par cinquantaines dans les chambres glacées de l'entrepont, des amoncellements de poisson dans d'autres glacières, des provisions de laitage et de fruits de quoi soutenir un siège. Et rien qu'à voir comment ces dévorateurs arrosaient cette nourriture, je pouvais mesurer à quelle distance j'étais de la terre de la vigne. Le whiskey, l'ale, le soda, le thé, la limonade, le porto, le sherry, le champagne sec, l'eau-de-vie, l'apollinaris apparaissaient sur toutes les tables, attestant cette

habitude de *vouloir* son régime, si caractéristique des contrées Anglo-Saxonnes. Il n'y a pas de type de nourriture ici comme chez nous. Chaque estomac suit ses caprices. Et dans la demi-hallucination que donne le bercement de la mer, toujours je voyais flotter sur cette assemblée le sourire d'un étrange personnage, d'un dentiste de New-York établi à Rome et retrouvé sur ce bateau, en route pour un congrès de Chicago, un de ces infatigables artistes en aurification qui creusent des tunnels dans les dents de leurs clients, qui construisent dans les bouches les plus démontées des ponts de métal avec des habiletés et des audaces d'ingénieur. Par moments, il revêtait à mes yeux la dignité d'un président de cette table d'hôte flottante, tant les convives manifestaient, dès le premier déjeuner, cette avidité physiologique d'une race de proie, pour qui l'entretien du grand outil masticateur a dû devenir aussi important que celui de la serre pour le vautour ou de la griffe pour le lion..

... Cette salle à manger, je l'ai dans les yeux une autre fois, mais recueillie, et elle s'emplissait solennellement de la voix d'un pasteur qui disait les prières. C'est le dimanche matin, et sur les deux cents passagers plus de cent assistent à cet office! Ces mêmes faces que j'ai vues hier, que je verrai demain congestionnées de nourriture, se penchent maintenant sur des Bibles avec le recueillement d'une conviction personnelle et sincère. Tous ces

gens voyagent avec leur livre de prière à eux. Je les regardais à travers la croisée avec le sentiment que malgré le prodigieux afflux d'immigration, l'âme des *Pilgrim Fathers* qui sont partis sur la *May Flower* n'est pas morte encore, et je me souvenais de ce départ qui fut précédé, dit la chronique, d'un jour d'humiliation et de jeûne, le pasteur ayant pris comme texte ce verset d'Ezra : « Le long de la rivière Ahava j'ai proclamé un jour pour que nous pussions nous humilier nous-même devant notre Dieu, et obtenir de lui la voie droite pour nous, pour nos enfants et pour toute notre substance... » Voilà le profond sentiment qui s'agite encore parmi ces *revivals* de l'Amérique, assez passionnés pour que, dans notre dix-neuvième siècle, de nouvelles sectes en jaillissent sans cesse. Il palpait là entre les parois dorées de cette salle banale, à laquelle il restera pour moi associé, comme j'y reverrai toujours une autre scène bien différente : un concert organisé par un régisseur de théâtre qui va faire une tournée à San Francisco. Le produit en devait être affecté à la caisse des pauvres matelots. Un ancien ministre des Etats-Unis auprès d'une des plus grandes cours d'Europe avait accepté la présidence. Toute la bonhomie d'un pays de *debaters*, d'hommes habitués à sans cesse parler en public et au public, était empreinte dans le ton avec lequel il commença, faisant allusion à ses infortunes de cabine : « *I present you a very poor sailor...* Je vous présente un très pauvre matelot. » — Je n'aurais

pas su vers quelle terre de démocratie je m'en allais, je l'aurais deviné à l'absolue simplicité d'allures de cet ancien diplomate. C'était de quoi me consoler d'un refrain que j'entendrai longtemps aussi sur les « doux agneaux qui sont dans les prairies — où ils ne rêvent pas de la sauce à la menthe », et de quoi oublier la cruelle vulgarité d'une chanteuse qui mimait une femme de chambre Irlandaise sur le point de devenir actrice. Et elle hurlait, lançant son poing avec des violences de boxeur qui se prépare à donner un *punishment*, un si formidable : « *I want to be a Hactress, a Hactress!...* » que les vitres en tremblaient malgré la rumeur de la mer.

... Quel cours de physiologie internationale encore que le fumoir d'en bas, vers neuf heures, le soir ! Hier surtout. On y tirait les numéros d'une des dernières poules sur le chiffre des milles franchis par le bateau dans les vingt-quatre heures. Cinquante personnes peut-être se pressent dans une atmosphère qui sent le paquebot, le tabac, les eaux de toilette, — car la boutique du barbier donne à côté, et il est en train de laver la tête à un client, la porte ouverte, — et les alcools. Un bar est au fond, où l'alchimiste préposé aux cocktails manipule quelques-uns de ces corrosifs mélanges dont les Américains se brûlent l'estomac avec délices. Là, dans cette pièce revêtue de bois jaune, qu'une électricité tamisée par des globes bleuâtres ou roses éclaire d'une lumière de féerie,

les pokéristes prolongent leurs parties la nuit entière, lisant leurs points à l'angle des énormes cartes sans que leur immobile visage tendu pour le bluff laisse rien deviner que cette fièvre froide du pari qui se déchaîne maintenant autour des numéros de la poule. Un acteur aux bajoues verdâtres, à la bouche lippue, les a mis dans un sac, et il les tire pour les attribuer aux divers ponteurs qui se sont inscrits durant le jour sur la feuille de papier attachée là-bas, contre la glace embue de fumée. Il faut ensuite les mettre à l'encan, et le gros homme commence d'allumer les enchères, accompagnant chaque nombre d'un boniment où il y a de la blague du commis voyageur, mais sinistre : « 481... il y aura un terrible brouillard. — 480... c'est le plus bas, c'est le meilleur. Nous coulerons comme la *Victoria*. — 480... qui veut de quoi payer son assurance? — 504... c'est le plus haut, le meilleur. Un temps alcyonique. Nous ferons 506... » Et les enchères de monter : un dollar, cinq dollars, dix dollars, vingt dollars, quarante dollars, cent dollars, jusqu'au « ... Un, deux, trois, adjudé à l'honorable... » Ce sont les faces des parieurs qui me restent dans la mémoire, avec leurs yeux si vivaces et si durs, avec le mouvement si affirmé, à demi cruel, de leur bouche. Presque toutes grises plutôt que rouges, le teint empoisonné par l'abus des redoutables eaux-de-vie, ces faces évoquent invinciblement pour moi l'idée des légendes de l'Ouest, où un revolver prêt à partir est toujours à la portée du joueur.

Deux surtout m'apparaissent si nettes : une, carrée et franche, avec une casquette de yachting abaissée sur le front, une pipe courte et droite au coin de la lèvre, et une poussée goguenarde dans la surenchère; — l'autre, pointue et insolente avec un regard finaud et faraud. Les deux voix qui sortaient de ces deux bouches trahissaient, en s'exaspérant l'une contre l'autre, dans cette lutte de dollars, presque la haine de deux espèces, comme si dans l'arrière-fond du jeu, pris ainsi, à la manière d'un duel, il y avait le déploiement d'une force presque animale. Et ce combat à peine fini autour du chiffre des milles, un autre recommençait autour du numéro du premier pilote à rencontrer.

... Ce bateau, celui de ce premier pilote, qu'il était petit, courant à nous, toutes voiles dehors, sous le vent qui le couchait par instants sur les lames! Nous étions à six cents milles du port. Il s'agissait pour l'homme de gagner trois cents dollars. Nous en rencontrâmes un autre, le soir, qui avait, lui, fait ses cinq cents milles pour rien, sous le vent terrible de ces derniers jours. Une seconde, le vapeur stoppe. Une petite barque se détache sur laquelle est un rameur avec le pilote. Ce dernier s'agrippe des mains à une échelle de cordes qu'on lui jette du pont. Il n'a pas touché le bastingage que déjà la machine a repris sa force et le paquebot sa vitesse. Encore cinq minutes et le courageux voilier n'est plus qu'un point blanc dans

l'étendue, sans cesse abîmé dans les énormes vallées que creusent les lames, et que nous fendons, nous, avec la vitesse toujours maintenue de gens qui veulent : « *break the record.* » — C'est l'intraduisible mot par lequel les Américains expriment si bien ce qui fait dès le premier abord le fond de leur nature : considérer comme possible tout ce qui s'est fait déjà et le dépasser. Est-ce l'amour-propre? Est-ce la folie de l'action? Est-ce un autre atavisme encore, puisqu'ils sont tous, à quelques générations près, des fils ou des petits-fils de désespérés, de gens qui ont franchi ce même Océan avec l'idée fixe d'un dernier va-tout à jouer? Je n'en sais rien, mais je sais que de longtemps je n'oublierai cette course frénétique du lévrier de mer à travers cette première journée d'épais brouillard et cette première approche du pays de toutes les audaces dans cette audace d'un élan à couper un cuirassé, si nous l'eussions rencontré!... Mais qui y pense, excepté moi? Tous sont occupés déjà à lire les journaux que le bateau-pilote vient d'apporter avec lui... « Ce n'est pourtant pas la peine... » dit un d'eux. « Ils ont deux jours!... »

Le septième jour, nous arrivons en vue de New-York, par un matin d'été à la fois brûlant et voilé. Nous n'avons pu débarquer hier, à cause de l'heure tardive, et je m'en réjouis devant l'in-

comparable tableau de cette entrée. Le paquebot remonte la bouche de l'Hudson, qui sert de port à la grande ville, avec un mouvement aussi doux qu'il était rapide voici vingt-quatre heures. Rien que cette sensation vaudrait le voyage, tant elle est inattendue et profonde. L'énorme estuaire frissonne et clapote, remué par le dernier battement de l'Atlantique, et sur ses deux rives, si loin que le regard puisse aller, à droite où s'étale New-York, à gauche où grouille Jersey-City, indéfiniment, interminablement, c'est une suite de courtes jetées en bois, larges et couvertes. Des noms s'y inscrivent, ici d'une compagnie de chemins de fer, là d'une compagnie de bateaux, puis d'une autre compagnie de chemins de fer, puis d'une autre compagnie de bateaux, et, indéfiniment aussi, de chacune de ces jetées un gigantesque bac se détache ou s'approche, emportant ou vomissant des passagers par centaines, des dizaines de voitures tout attelées, des trains entiers de marchandises. Je compte cinq et six de ces bacs, puis quinze, puis vingt. Enormes, surplombant l'eau verte de leurs deux étages peints en blanc et en brun, ils vont, battant cette eau pesante de leurs roues de fer, et sur leur sommet un gigantesque balancier rythme leur mouvement uniforme. Ils vont, se croisant, se frôlant, sans jamais se heurter, tant leur marche est précise, avec des apparences de colossales bêtes laborieuses dont chacune accomplit sa tâche avec une sûre conscience. D'innombrables petites chaloupes, agiles et trapues, courent au

travers. Ce sont des remorqueurs. Le remous secoue durement leurs coques minces, et l'on entend le souffle rude de leurs machines, robustes et larges poumons d'acier qui remplissent tout leur petit corps. On la sent, cette robustesse, à leur élan, mesuré si juste que, sans jamais le ralentir, ils volent entre les lourdes masses dont le choc les chavirerait. Derrière eux ils traînent de fragiles barques chargées de deux, de trois, de quatre hommes. — Le mince et pauvre esquif tremble, disparaît presque dans le glauque sillage, creusé profond sur cette eau, si labourée, si fouettée, qu'elle se dresse en vagues. De temps en temps un de ces remorqueurs jette un coup de sifflet, aigu et déchirant, qui se mêle au rauque beuglement des bateaux passeurs. Et les uns et les autres circulent sur cette vaste rivière que remontent et que redescendent, avec la même lenteur que nous, cinquante paquebots peut-être, grands comme le nôtre, venus de l'Europe, venus de l'Amérique du Sud, venus de celle du Nord. Les hautes coques rouges fendent avec une douceur puissante la nappe écumeuse, chargée de tant de travail humain, de tant de vies humaines. Dans la brume chaude les formes s'effacent, les contours s'estompent, se fantomatissent. D'autres paquebots apparaissent, s'esquissant, se devinant par derrière ceux-là, et par derrière encore un monstrueux entre-croisement de vergues et de mâts, colossale, dominant cette gigantesque usine mouvante, qui donne l'impression d'être l'entrepôt du monde en-

tier, la statue de la Liberté surgit, silhouettée dans la buée et haute comme un phare. Cependant les deux villes, à droite et à gauche, continuent de s'étendre à perte de rêve. Penché du côté de New-York, je démêle des maisons toutes petites, un océan de constructions basses d'où émergent, comme des îlots aux abruptes falaises, des bâtisses de brique si hardiment colossales que, même d'ici, leur hauteur écrase le regard. Je compte les étages au-dessus de la ligne des toits : une d'elles en a dix, une autre en a douze. Une autre n'est pas finie. Une armature de fer évidée dessine dans le ciel le projet de six de ces étages au-dessus de huit autres déjà construits... Gigantesque, colossal, démesuré, effréné, — on répète malgré soi les mêmes formules, car les mots manquent pour égaler cette apparition, ce paysage où la bouche énorme du fleuve sert de cadre à un déploiement d'énergie humaine plus énorme que lui. Arrivée à cette intensité d'effort collectif, cette énergie devient un élément de la nature. L'histoire ajoute à cette impression, pour la redoubler, la brutalité indiscutable de ses chiffres. En 1624, — il n'y a pas beaucoup plus de deux cent cinquante ans, — les Indiens vendaient à un Westphalien la pointe de cette île de Manhattan. Il fondait cette ville que voici devant moi. C'est la poésie de la Démocratie et c'en est une que ces poussées de vitalité populaire, où l'individu disparaît, où l'effort personnel n'est plus qu'une note perdue dans un immense concert. Ce n'est certes pas le Parthénon,

ce petit temple sur une petite colline, où les Hellènes ont résumé leur Idéal : presque pas de matière, et de l'Esprit de quoi l'animer toute, jusqu'au moindre atome, avec de la mesure et de l'harmonie. Mais c'est l'obscur et violente poésie du monde moderne, qui vous donne un frisson tragique, tant il tient d'humanité volontaire et forcée dans un horizon comme celui de ce matin, — et il est le même tous les jours!...

II

PREMIÈRE SEMAINE

Je viens de passer une semaine à New-York, sans presque voir aucune des personnes pour qui j'apporte des mots d'introduction. Elles sont toutes, durant ces brûlantes chaleurs d'un mois d'août aussi étouffant que celui de Madrid, à la campagne, au bord de la mer, en Europe. Moi-même je me prépare à partir pour Newport, le Deauville de l'Amérique, afin d'y voir de près la Société. J'ai donc eu le loisir, durant ces quelque huit jours, de courir la ville en simple touriste et d'en recevoir une première impression, — un premier choc, comme me disait l'aimable professeur Charles N*** de Cambridge, qui m'engageait à intituler ce livre de voyage *American shocks*, pour faire contraste aux *Sensations d'Italie*. Je voudrais transcrire ici le journal de cette semaine, non que je m'exagère l'importance et l'intérêt de ces toutes superficielles expériences d'hôtel et de rue. Elles n'autorisent aucune conclusion générale. Pourtant elles ont leur valeur. C'est comme un sursaut d'exotisme qu'un séjour plus prolongé atténuera, qu'il abolira, pour le remplacer par des